


Bernard Dan

Le garçon
du Rwanda



 l'aube

LE GARÇON DU RWANDA

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2014
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0919-8

Bernard Dan

Le garçon du Rwanda

roman

éditions de l'aube

Du même auteur, chez le même éditeur :

Le livre de Joseph, 2011 ; l'Aube poche, 2014

Recette du Zimmet Küche de Nini et Lucie

Pour la pâte:

250 g de beurre

250 g de farine

250 g de sucre

2 œufs

1 pincée de sel

Pour le glaçage:

300 g de sucre glace

2 cuillerées à soupe de cannelle moulue

80 g de beurre

Préchauffer le four à température moyenne.

Faire fondre le beurre.

Mélanger tous les ingrédients avec un *Kochleffel*
(cuillère en bois).

Beurrer un moule à tarte. Verser la préparation et égaliser avec une spatule.

Recouvrir avec le sucre glace mêlé de cannelle. Déposer des flocons de beurre sur la garniture et faire cuire à four moyen pendant 30 à 40 minutes.

Découper les portions en losange quand le gâteau est encore chaud et laisser refroidir dans le moule.

Sixième chapitre avant la fin. Les vaines fictions

« Vous qui goûtez ici des délices si pures,
S'il permet à son cœur un moment de repos,
À vos jeux innocents appelez ce Héros.
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la foi victorieuse...
Et vous, qui vous plaisez aux folles passions
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs des spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité! »

Jean Racine, *Esther* (Prologue)

« Je ne sais pas comment raconter cette
histoire. »

C'est ce qu'il disait. Pourtant, si Camille
avait acquis la maîtrise d'un art presque jusqu'à

l'impudence, c'est bien celui du conteur. Il savait vous bercer et vous pousser doucement le long de sa voix, comme vous faire virevolter pour vous perdre et vous accabler. Mais il jouait mieux encore des silences, jusqu'à vous forcer à assumer votre respiration. Quand il se taisait, je savais que je devais patienter comme on attend sans bouger les premières lueurs du matin, comme on se prépare mentalement à accueillir l'aurore. Je ne supportais pas cet abandon. Je détestais cette solitude que ses accès de mutisme m'imposaient. Et c'est vrai que je pouvais sentir le trafic des inspirations et des expirations dans ma gorge comme une intrusion à moi-même, impossible à contenir.

Je dois vous avouer que j'ai développé une dépendance vis-à-vis de lui – de ses histoires. En attendant qu'il reprenne la parole, je vous assure que je sentais ma propre respiration m'oppresser comme une force d'occupation. Mais c'est avec une délectation sans limite que je m'abreuvais et me nourrissais des contes... et de sa présence. Je sabotais son silence en toute connaissance de cause.

« Tu lui as donné un nom ?

- *La source du Nil.*
— C'est joli.
— Non, c'est affreux. Laisse-moi. »

*

- Toutes les nuits, j'attendais ses histoires.
« Tu n'es plus mon Shéhérazade ?
— Tu ferais mieux de dormir, Sultane. »

Ah! si seulement je pouvais dormir! D'après Maman, j'ai toujours été une mauvaise dormeuse. D'aussi loin que je me souviens, ma vie n'a que trop tourné autour de ma résistance au sommeil. Est-ce que je ne voulais pas dormir? Est-ce que je n'avais pas besoin de dormir? Est-ce que je ne pouvais pas dormir, me laisser aller, renoncer au contrôle que je pensais imposer à mon corps et mon esprit? J'étais bien une princesse au petit pois. Souvenez-vous du test décrit dans ce conte d'Andersen:

« Nous allons bien voir ça, pensait la vieille reine, mais elle ne dit rien. Elle alla dans la chambre à coucher, retira toute la literie et mit un petit pois au fond du lit; elle prit ensuite vingt matelas qu'elle empila sur le petit pois et, par-dessus, elle mit encore

vingt édredons en plumes d'eider. C'est là-dessus que la princesse devait coucher cette nuit-là. Au matin, on lui demanda comment elle avait dormi. "Affreusement mal, répondit-elle, je n'ai presque pas fermé l'œil de la nuit. Dieu sait ce qu'il y avait dans ce lit. J'étais couchée sur quelque chose de si dur que j'en ai des bleus et des noirs sur tout le corps! C'est terrible!" »

Mais laissez-moi vous demander ceci : quel est donc ce petit pois qui m'empêche de dormir ? Est-ce que je le trouverai jamais ? Et comment pourrai-je m'en débarrasser ? Ces questions ne faisaient que saper tout espoir d'ensommeillement, et elles restaient sans réponse. Mais j'y avais posé une conclusion toute faite dont j'avais appris à m'accommoder et qui m'arrangeait bien, tant elle permettait d'éluder toute interrogation sérieuse. Cette conclusion lapidaire était une sorte d'autoportrait de dépit : j'étais une mauvaise dormeuse, une mauvaise femme, une mauvaise mère.

*

« Esther est une mauvaise herbe. »
Tante Lucie le disait affectueusement.

« Regarde comme elle pousse ! Elle se débrouillera partout ! »

Il n'en fallait pas plus pour chatouiller la fierté alsacienne de Maman.

Dans leur daitsch provincial, cela devenait : « *Màch sich ka' Dajes fer ongelegti Eier!* » – « Cesse donc de te tracasser pour des œufs qui n'ont pas encore été pondus ! »

Maximes et aphorismes alémaniques. Voici le jus qui a arrosé ma vie.

Pourtant, Maman s'inquiétait pour moi. Elle était persuadée que j'étais malade, et aucun médecin ne pouvait la rassurer. Si la médecine ne trouvait pas ce que j'avais, c'est que c'était rare – et donc dangereux. Nos étés à Trouville, nos hivers à Trouville, c'est parce que j'étais fragile. Alors, elle m'a toujours couvée d'un regard triste et affolé. Et elle s'est toujours plu à m'annoncer que j'avais mauvaise mine sur le ton dont vous gratifieriez quelqu'un d'une parole sympathique. C'est Maman.

Mais moi, je ne me sentais pas malade. J'adorais la vie. J'aimais rire, m'amuser, voir du monde. J'aimais les histoires. Je vous le dis : les

histoires de Camille, j'en avais besoin. Comme un enfant doit recevoir son histoire avant de dormir, il me fallait mon histoire avant de ne pas dormir.

Et Camille avait beau jouer à celui qui n'allait pas raconter, je crois que lui aussi en avait besoin ; et je savais le faire parler.

*

Sa voix se rallumait toute seule.

« La fille, je l'appelle Plamédi.

— Plamédi ?

— Tu pourras deviner pourquoi. »

*

Vous savez, j'étais certaine que c'était lui, le petit réfugié de mon enfance. Camille prétend qu'il ne m'a pas reconnue et il refuse d'en parler. Mais comment comprendriez-vous autrement la pointe de défiance et la touche d'attachement dans son regard, le sable dans ses yeux ? Oh, que j'aime sa phrase : « Le sable se souvient ! »

*

Je m'en souviens si fort. Je devais avoir huit ans. Oui, en mille neuf cent quatre-vingt-quatorze, j'avais huit ans. Maman m'avait de nouveau amenée au service des urgences à l'hôpital François-Rabelais. Nous étions assises dans le couloir, sûrement en train d'attendre les résultats négatifs d'une radiographie des poumons ou d'une prise de sang. Je regardais sans intérêt les girafes et les gorilles peints au mur et je m'ennuyais. Et là, le garçon est soudain entré dans mon histoire. Par le regard.

Comment décrire cette vision ? Comment vous la raconter ? Il m'était une fois... un éblouissement, la rencontre impromptue d'yeux d'enfants. Une reinette d'Alsace et un petit roi d'Afrique, tous deux exilés dans la salle d'attente d'une clinique parisienne. Cette rencontre des yeux, c'était le regard de Blanche-Neige qui se trouble au moment précis où elle croque la pomme que lui offre sa marâtre, quand elle sombre dans le sommeil dont ne pourra la tirer que le prince de ses rêves. Non. Plutôt les yeux d'Ève qui se dessillent quand elle plonge les dents dans le fruit défendu de l'Arbre de la Connaissance. De quelle connaissance parle la légende ? La honte, la chute, l'exil, la douleur,

la peine et la mort. Mais non, il n'y avait rien de tout cela. Tout ce que je voyais, c'était les yeux du garçon dans les miens. Ses yeux magnifiques, immobiles, d'un noir extrême, sans distinction entre la pupille et l'iris, sans nuance. Ses yeux m'envahissaient et m'invitaient et nous soudaient en un pacte de silence. Jamais je n'oublierai ce regard. Tant de fois son souvenir m'a émue depuis cet instant. Ses yeux sans expression. Juste l'impression dont ils ont marqué les miens.

Tante Lucie l'a bien remarqué: « *Scheppe Malke!* Avec ton regard noir, tu finiras par te consumer. »

*

Excusez mon émotion. J'essaie comme je peux de rester cohérente. Revenons en 1994, au rez-de-chaussée de l'hôpital François-Rabelais. Me croirez-vous si je vous dis que je n'avais jamais vu un garçon africain? Je n'en avais pas remarqué en tout cas.

Le pédiatre m'a fait sursauter en appelant mon nom dans la salle d'attente: « Esther Lyon! » J'avais honte de tout. J'étais gênée d'être appelée lion devant un Africain, devant les gorilles et les

zèbres peints par des Français pour égayer mes séjours au service des urgences. Honteuse qu'ils aient enrichi ce décor de jardin d'acclimatation de véritables enfants africains. Je le dis au pluriel puisqu'entre-temps j'avais remarqué qu'ils étaient tout un groupe, assis sagement le regard dans le vide – sauf le mien qui ne me quittait pas des yeux.

Le pédiatre, je le connaissais : c'était le docteur Ejnès. C'est lui qui m'avait accueillie quand j'avais amené la carte et la cassette de chants que notre classe avait préparées pour Aldina, la fameuse petite Bosniaque soignée à l'hôpital François-Rabelais.

Avec Aldina, je me permets de vous entraîner encore plus tôt dans mon aventure mais je pense que vous saisirez mieux les enjeux. Notre maîtresse nous avait raconté la guerre en Yougoslavie. Elle a expliqué que les Yougoslaves étaient exactement comme nous et que ce qui se passait là-bas pourrait bien nous arriver si nous ne faisons pas attention, tout en omettant de nous expliquer de quoi nous devons nous méfier. Aldina avait été blessée au dos par un shrapnel lors de l'explosion d'un obus de mortier alors qu'elle accompagnait sa maman au marché.

Ce mot – shrapnel – nous a occupés pendant une semaine, jusqu'à ce qu'Aldina reçoive secrètement le surnom de Shrapunzel. La maîtresse n'a pas apprécié la boutade, qui a fini par coûter une sortie cinéma à Manon. Elle préférait la référence à *Aladdin*, son film fétiche, et nous avons dû dessiner sur la carte de vœux un tapis volant portant jusqu'à la tour Eiffel un Aladin féminin censé représenter Aldina.

Ce que nous savions de cette fille, c'est que l'explosion l'avait privée de l'usage de ses jambes. Elle ne les sentait plus et ne pouvait plus les bouger. Les médecins yougoslaves ont expliqué à sa maman qu'il n'y avait rien à faire, mais on l'a transportée en France en avion médicalisé et les médecins français ne disent jamais qu'ils ne peuvent rien faire. Rapidement, Aldina est devenue une vedette de la presse et de la télévision. Le public suivait et commentait ses bulletins de santé comme les résultats sportifs ou les prévisions météorologiques. Les filles de ma classe la plaignaient de ne plus pouvoir danser, les garçons de ne jamais pouvoir se mettre au football. Nous nous sentions tous concernés. Aiguillonnés par la maîtresse, nous sentions que nous devons faire quelque chose pour elle : la

classe a décidé à l'unanimité que ce serait moi qui lui porterais notre message car tous considéraient que François-Rabelais était *mon* hôpital.

C'est ainsi que mon institutrice et moi – je pense qu'elle s'appelait madame Paquet –, sommes arrivées à proximité de l'entrée principale. La rue était fermée à la circulation par des barrières Nadar derrière lesquelles une foule confuse se pressait : un mélange grouillant de vieux et de jeunes, d'enfants chargés de cadeaux, de journalistes armés de caméras ou d'appareils photos à l'objectif démesuré et de vigies en uniforme s'efforçant de repousser tout le monde. Il faut dire qu'il faisait très beau. Je me demandais comment les vrais malades auraient pu pénétrer dans cette forteresse imprenable. En même temps, je revivais ma déception de la nuit de Noël à Strasbourg, quand tante Lucie et moi, infiltrées parmi les authentiques fidèles trop nombreux, nous étions vu refuser le privilège d'assister à la messe de minuit.

J'ai dû rassurer madame Paquet : c'est vrai que je me sentais chez moi. Dès que j'ai aperçu un homme en blouse blanche, j'ai tiré ma maîtresse dans son sillage. Comme il peinait à se frayer un chemin à travers la foule compacte, j'ai engagé